



LES ANNALES DU MONT S^t-MICHEL



L'ARCHANGE SAINT - MICHEL

BULLETIN DU PÈLERINAGE
ET DE L'ARCHICONFRÉRIE

Notre Couverture :

La Flèche de l'Abbatiale

C'est en 1048 que Radulphe de Beaumont, huitième Abbé du Mont, construisit la tour romane qui fut remplacée de 1893 à 1897 par la tour néo-romane de l'Architecte Petitgrand. Il acheva la reconstruction en élevant une flèche de 40 m. qui sert de piedestal à la statue de St-Michel, œuvre de Fremiet. Cette statue mesure du socle à la pointe de l'épée 4 mètres.

Le rocher culmine sous le dallage du Transept à 78,60 m. De ce dallage à la pointe de l'épée de St-Michel 78,50 m. Ce qui fait un total de 157,10 m.

La statue en cuivre laminé et pesant 800 kilogrammes, a été érigée le 6 août 1897. Dorée, cette statue resplendissait aux rayons du soleil ; « l'effet est saisissant » selon l'expression du chroniqueur des Annales de 1897. Dans les semaines prochaines la flèche va être entourée d'un échaffaudage et la statue de St-Michel sera descendue aux environs de Pâques pour être restaurée.

Elle sera exposée au printemps prochain dans le cellier de l'Abbaye où sera présentée une exposition sur l'iconographie de St-Michel.

La statue de St-Michel restaurée et redorée reprendra sa place pour la fête du 29 septembre.

Pensez à renouveler votre abonnement

Les Annales du Mont-Saint-Michel

B.P. 1 - 50116 — Le Mont-Saint-Michel

C.C.P. Rennes 442 C

Abonnement ordinaire	: 40,00 F.
Abonnement de soutien	: 50,00 F.
Etranger	: 50,00 F.

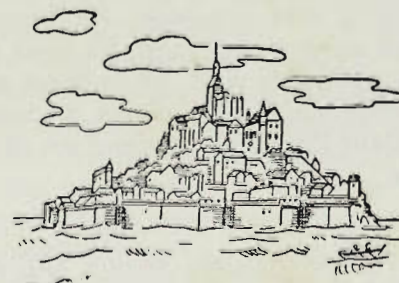
« Bien indiquer sur chèques et mandats les raisons du versement et s'il s'agit d'un abonnement ou d'un réabonnement ».

LE GÉRANT : LE DIRECTEUR DES ANNALES ANDRÉ YVER

50116 LE MONT-SAINT-MICHEL

Imp. LA GAZETTE 50600 - Tél. 33.49.11.60+

N° INSCRIPTION C.P.P.A.P. 309 42



Les Annales du Mont Saint-Michel

HOMÉLIE de la FÊTE de SAINT-MICHEL

I. — LES ANGES

Il y a des chrétiens qui ont du mal à croire aux Anges. Moi pas ! Avec l'Eglise, chaque dimanche, je chante : « Je crois en Dieu, créateur des choses visibles et invisibles ». Il y a des choses invisibles. Le cosmos, le monde tout entier est rempli des merveilles que nos parents ignoraient totalement.

1. *Cet été, j'ai lu des livres passionnants. Jean Heidman : « L'Odyssée cosmique » et aussi Keiko, de Xavier Le Pichon. Des astrophysiciens, des géophysiciens, nos contemporains, nous décrivent la naissance de la terre, du monde et ses 15 milliards d'années, avec ses galaxies qui s'éloignent avec une vitesse extraordinaire. Et tout cela est du réel, ce sont des merveilles que l'on ignorait, que l'on ne voit pas encore, mais que nos savants calculent et découvrent par toutes sortes d'instruments de mesure. Alors, si le réel mesurable est infiniment plus vaste, plus grand que ce que l'on en voit encore, à combien plus forte raison le réel invisible, le réel spirituel peut-il dépasser notre entendement, notre compréhension. En tout cas, la foi de l'Eglise, c'est cela : Dieu a créé les choses visibles et invisibles, et parmi celles-ci, avec l'Eglise, nous croyons que Dieu a créé ces êtres mystérieux qu'on appelle les Anges. Il ne s'agit pas de dire n'importe quoi sur les Anges. Beaucoup d'imagination s'est déployée sur ce thème. C'est dommage car, à s'en tenir à la seule foi de l'Eglise qui est très discrète dans ce domaine, on découvre des choses passionnantes et pleines d'intérêt pour nous.*

2. *Quand je lis la Bible, et le Missel, je constate que les Anges ont partie liée avec la prière du Peuple de Dieu. Nous chantons tous les dimanches le « Sanctus », Saint, saint est le Seigneur et nous le chantons avec les Saints et les Anges », nous dit la Préface. Et nous constatons que les Anges ont partie liée avec la pratique, avec la vie du Peuple de Dieu. On les voit apparaître dans la Bible comme des messagers de Dieu : Raphaël, Gabriel, Michel. C'est même*

cela leur nom. Ange, en effet, signifie « messenger ». Et c'est important parce que les Anges s'identifient à leur message. En livrant leur message ils livrent leur nom, leur nature profonde. Ils nous disent ce qu'ils font et, en même temps, ce qu'ils sont. Et ce n'est pas tellement étonnant si ce sont des êtres spirituels, clairs, transparents, sans repli ni obscurité : Ils révèlent leur être profond en révélant leur mission ; c'est la même chose.

II. — MICHEL

Ainsi Michel. Son nom signifie : « Qui comme Dieu » Qui est comme Dieu. Dans le texte de la 1ère lecture de l'Apocalypse, nous avons entendu à l'instant : « Il y eut un combat dans le ciel, celui de Michel et de ses anges contre le dragon », dont le texte nous dit plus bas que ce dragon, c'est Satan et ses anges. Cette grande fresque nous montre derrière ce langage très imagé des êtres de lumière et de puissance qui ont été créés par Dieu. Certains se sont infatués de leur splendeur, enfermés dans leur orgueil. Ils ont refusé de reconnaître Dieu comme Dieu. « Je ne servirai pas » (Jérémie 2/22). Alors, en face d'eux s'est dressé Michel, le champion de Dieu. Et son nom crie : « Qui est comme Dieu ? » Dieu seul est Dieu. Son nom crie : « Je ne suis pas Dieu ». Dieu est ma source, ma vie, mon créateur. Je me reçois de lui. Et en même temps il proclame la vérité de Dieu, source de tout. Et en même temps, il proclame sa vérité profonde. Dans sa transparence, dans sa densité de vie, il s'affirme comme créature. Il rejoint en quelque sorte son identité propre, sa vérité de créature. Et, ce faisant, il proclame la sainteté de Dieu par son être même, en se tenant en vérité devant Dieu. Il crie : « Saint, saint, saint le Seigneur » et se fixe dans la louange éternelle, dans la joie éternelle.

III. — L'HOMME : NI ANGE, NI BÊTE

1. Tout cela est très joli. Mais cela n'a rien à voir avec les hommes de toujours, avec les hommes du 20^e siècle que nous sommes. Ni ange ni bête, il ne faut tout de même pas confondre. « Qui fait l'ange fait la bête », disait Pascal et comme il avait raison ! D'accord. Nous ne sommes pas des anges. Et cependant il existe une parenté spirituelle entre les anges et les hommes. Avez-vous remarqué comme le texte de l'Apocalypse tout à l'heure lie le parti des hommes au parti des anges. Il existe comme une contagion dans le bien, mais aussi une contamination dans le mal entre les anges et les hommes.

2. Rappelez-vous le récit de la création. La tentation d'Adam et d'Eve, créatures belles et fragiles : Satan le tentateur les approche et les entraîne dans sa révolte, dans son refus, dans son orgueil. « Vous serez comme des dieux » leur dit-il. Ils en mourront.

En contrepoint, au contraire, le deuxième Adam, Jésus-Christ, lui qui est vrai Dieu par nature, immortel, il se fait homme et il joue le jeu de l'humanité, en tout soumis à Dieu « Il accepte sa condi-

tion d'homme et se fait obéissant jusqu'à la mort et la mort par la croix » (Phil 2/6-5). Il en vivra et nous avec. Ce deuxième Adam est tout environné d'anges : Satan, le tentateur, lors de son entrée dans la vie publique et puis les anges fidèles, une fois la tentation surmontée, et dans l'agonie et dans la résurrection. Lui qui cependant est infiniment supérieur à tous les anges qui se prosternent devant Lui comme le rappelle l'Épître aux Hébreux (1/5). Tout cela vous paraît peut-être bien anachronique. Mais pas du tout, c'est très actuel. Comme les anges, comme toute créature spirituelle, les hommes se partagent entre la révolte et le service. C'est très actuel ; c'est un philosophe d'après la guerre (Camus) qui intitulait un de ses livres : « L'Homme révolté ». C'est très moderne. Nous pouvons lire dans Simone de Beauvoir cette espèce de proclamation de refus de Dieu extrêmement lucide : « Cette présence en moi qui m'affirmait que j'étais moi, elle ne dépendait de personne. Rien à jamais ne l'atteignait. Impossible que que lqu'un, fût-ce Dieu, l'eût fabriqué » C'est bien là le témoignage, le signe de la prévention à l'auto-création, une attitude fondamentale de révolte, héritée des grands champions du refus de Dieu, de Marx à Nietzsche, qui illustre bien le refus tragique, lucide, de Dieu. Il y a aussi l'autre refus tranquille, aseptisé « Dieu, connais pas, Dieu ne m'intéresse pas ». Mais tout ceci est mensonge, comme au Paradis terrestre. Et tout ceci conduit à la mort. comme le rappelait la scène du Paradis terrestre, car la vérité de l'homme, c'est de se recevoir de Dieu, car la vie de l'homme consiste à se recevoir de Dieu, à accepter sa condition de créature, sa limite, sa mort passagère, pascalle, à recevoir de Dieu sa loi, à apprendre de lui le bien et le mal. Alors qu'au contraire, le mensonge de l'homme le conduit à prétendre vivre sans Dieu, le conduit à prétendre fixer en lui-même, de lui-même, son bien et son mal. Et cela le conduit à la mort. L'homme ne peut pas tenir durablement dans ce mensonge. Une société, plus encore, ne peut durer, tenir durablement ce mensonge. La vérité de Dieu garantit la vérité de l'homme. Le droit de Dieu garantit les droits de l'homme. Les deux se tiennent. On le voit bien dans nos sociétés de violence. Le théologien orthodoxe, Olivier Clément, donnait ce diagnostic tellement juste : « Ce monde qui prétend être roi sans être prêtre ». Dominer la terre sans servir Dieu, c'est un mensonge tragique et cela mène à la mort. Ce n'est pas par hasard que le Père de Lubac a intitulé un de ses grands livres : « Le Drame de l'Humanisme athée ». Le combat titanique de l'Apocalypse continue. Michel et Satan sont plus actuels qu'on ne le croit.

3. Ce monde, en effet, vit beaucoup trop sous l'emprise de celui que l'Évangile appelle précisément « Le Prince de ce Monde ». Pour que le monde vive, il a besoin d'hommes qui disent et vivent le cri de Michel : « Qui est comme Dieu ? ». « Dieu seul est Dieu ». Rappelez-vous le prophète si actuel, Maurice Clavel et le titre retentissant d'un de ses livres. Ce monde a besoin d'hommes, de fem-

mes ; de jeunes qui se soucient également du Droit de Dieu et des Droits de l'Homme, qui joignent au service de leurs frères le service premier de Dieu, qui sachent le prix de la prière, de la louange et du service de Dieu et de l'Homme en même temps car, depuis Jésus-Christ, on ne put plus séparer Dieu de l'Homme. Ces hommes, champions de Dieu et de l'Homme, ils existent : j'en connais. Tout à l'heure, je citais Xavier Le Pichon. Il est un des savants mieux connus dans le monde parmi les spécialistes de la géophysique. Ecoutez ce qu'il répondait dans une interview très récente dans « La Croix ».

« Nos nouveaux pouvoirs de transformation du monde établissent une nouvelle relation avec Dieu, une certaine attitude de co-créateur que d'ailleurs il nous demande : « Soumettez la terre »... Mais « la connaissance et les pouvoirs sans amour ne nous lient pas à Dieu ».

Et comme son interlocuteur lui demandait : « Vous, avec vos charges de chercheur, de professeur et de père de famille, vous trouvez le temps de prier », il répond :

« Vous savez, le temps, c'est une question de choix prioritaire. J'ai besoin de prier, donc je commence la journée par une heure d'oraison, et je me lève assez tôt pour avoir cette heure. Je vais à l'oratoire, parce qu'il y a la présence eucharistique. Quand je suis en mer, c'est plus difficile, mais j'ai besoin de cette heure, je fais ce qu'il faut pour la trouver ».

Xavier Le Pichon n'est pas un ange. Il n'est pas bête non plus ! C'est un homme, un homme vrai devant Dieu ; et sa vie crie : « Qui est comme Dieu ? ». Michel : « Qui est comme Dieu ? ». Et cela le conduit à la louange. Mais je pense à un autre, un homme très modeste, un vieux paysan d'ici. L'an dernier, il me parlait de sa femme qu'il venait de perdre, de leur vie heureuse et difficile, de leurs nombreux enfants. « Le soir de notre mariage, me dit-il, nous nous sommes dit tous les deux : « Dieu premier servi ». Je crois qu'ils ont rempli ce programme ; ils l'ont vécu. Cet homme aussi aurait pu s'appeler Michel, « Qui est comme Dieu ? ». « Dieu premier servi ».

Enfin, il y a dans le monde deux types d'homme, ceux qui, comme le vieil Adam, refusent le don de Dieu. Ils en meurent. Et ceux qui, comme le nouvel Adam, Jésus-Christ, l'accueillent en vérité. Ils en vivent

Saint-Michel, toi dont le nom crie : « Qui est comme Dieu ? », prie pour nous, qui ne sommes ni anges ni bêtes mais hommes, et fils de Dieu. Obtiens-nous par ta prière de l'être en vérité et d'entrer comme toi dans la louange et dans le service et de chanter avec toi aujourd'hui et toujours : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu de l'Univers, de l'Univers visible et invisible.

Monseigneur JULLIEN,
archevêque de Rennes.

LA PHYSIONNOMIE MONASTIQUE

de ROBERT de TORIGNY (suite)

Le 27 mai 1154, Robert de Torigni fut donc élu abbé du Mont-Saint-Michel par les moines assurément bien disposés envers lui et qui espéraient sans doute retrouver en ce moine du Bec un autre abbé Bernard. Nos moines ne devaient pas ignorer non plus que la personne de Robert ne déplaisait pas au duc de Normandie qui, de fait, approuva l'élection sans difficulté, mettant fin ainsi à une situation pénible d'affrontement entre Le Mont et le pouvoir ducal qui durait depuis cinq ans (depuis la mort de Bernard).

Robert reçut la bénédiction abbatiale le 22 juillet suivant à Saint-Philibert-de-Montfort (Eure) où l'abbaye du Bec avait un prieuré. C'était la fête de sainte Marie-Madeleine, Marie de Magdala, que l'on confondait, au Moyen-Age, avec la pécheresse anonyme de Luc VII, 36-50 et avec Marie, sœur de Marthe et de Lazare. On croyait donc que c'était à son sujet que le Seigneur avait dit : « Marie a choisi la meilleure part... », paroles traditionnellement interprétées comme un éloge de la vie monastique.

Ni la mort ni le duc-roi n'auront à se plaindre de cet abbatiat qui ne dura pas moins de trente-deux ans. « Summa cum laude gessit » dit la notice consacrée à Robert dans la *Patrologie latine* : il régît l'abbaye montoise de la manière la plus digne d'éloges.

Quelques décennies, plus tôt, l'*Histoire littéraire de France* l'avait présenté comme « chéri au dedans, respecté au dehors ». En fait nous sommes moins bien renseignés sur l'action de Robert au sein de sa communauté et les sentiments de celle-ci à son égard (« chéri au dedans ») que sur ses relations avec le monde extérieur (« respecté au dehors »). Essayons cependant de cerner les choses d'un peu plus près dans ce domaine, sans négliger pour autant, le cas échéant, les relations de Robert avec les milieux monastiques de son temps, notre but étant seulement, dans ces pages, de rechercher en lui le moine plus que l'administrateur ou le chroniqueur.

**

La communauté du Mont pouvait être de quarante moines ou plus quand Robert en prit la tête. Elle avait été bien éprouvée depuis cinq ans, ayant mécontenté fortement, à deux reprises (1149 et 1152) le jeune duc de Normandie, Henri Plantagenêt, en élisant un abbé sans son consentement. Et le duc n'avait pas ménagé les pauvres moines !

La bonne observance de la règle s'était-elle ressentie de ces années difficiles ? On ne saurait le dire. Pas plus qu'on ne connaît dans le détail la manière dont on interprétait la règle de Saint Benoît à cette époque ; les documents concernant la vie quotidienne des moines du Mont parvenus jusqu'à nous étant de beaucoup postérieurs.

Globalement, l'observance était assurément proche de celle des autres monastères bénédictins de ce temps-là. Lever quotidien pour les vigiles (ou matines) entre une heure et trois heures du matin, selon les saisons ou le degré des fêtes célébrées. Aux offices prévus par Saint Benoît on ajoutait un certain nombre d'autres pratiques, notamment la récitation de divers psaumes — ce que certains des ordres récents, comme celui des cisterciens — avaient rejeté catégoriquement comme non fixé par la règle et, qui plus est, comme propre à épuiser les forces de l'esprit au lieu de lui permettre de s'appliquer librement à la contemplation.

Il y avait probablement déjà au Mont deux messes de communauté chaque jour, dûment chantées (la messe n'était pas quotidienne chez les Chartreux et elle pouvait être omise chez les cisterciens dans la période des grands travaux agricoles de l'été).

Si les offices en commun étaient plus longs que dans les ordres nouveaux, le silence par contre n'était sans doute pas aussi rigoureux. Assurément des « colloques » permettaient aux religieux du Mont de s'entretenir parfois ensemble. Mais, comme partout, et comme le veut la règle, les moines dormaient dans un dortoir commun, proche de l'église.

L'habillement était moins fruste que dans les ordres récents où l'on se plaignait parfois de la vermine qui logeait volontiers dans les tuniques de grosse laine imprégnée de sueur. Et nos moines du Mont, comme tous les bénédictins, usaient de sous-vêtements, ce qui n'était pas le cas des chartreux et des cisterciens d'alors.

On observait les jeûnes fort nombreux prescrits par la règle, mais sans doute avait-on adopté l'usage de ces suppléments compensatoires de nourriture, les jours de fête, comme on le faisait à Cluny.

Le travail de la terre, que les moines de quelques ordres nouveaux remettaient à l'honneur, n'était plus guère pratiqué par les bénédictins de la vieille école, absorbés par de trop longues fonctions liturgiques. Et du Mont, d'ailleurs, quel coin de terre aurait-on pu cultiver avec profit ? (1).

Il y avait au monastère de l'archange, comme dans la plupart des autres monastères, un scriptorium, atelier de copistes et d'enlumineurs. Mais n'imaginons pas la communauté montoise s'appliquant tout entière à la copie des manuscrits ou à la composition

d'œuvres nouvelles ! Tout cela n'était le fait que de quelques spécialistes. Mais il est évident que Robert de Torigni donna à cet atelier une impulsion nouvelle et que le nombre de travailleurs augmenta quelque peu. C'est assurément ce que *l'Histoire littéraire de la France* a voulu exprimer en disant « il appliqua ses frères à ce travail ». On sait combien d'œuvres excellentes furent réalisées sous l'abbatiat de Robert.

Dans le détail, la vie monastique menée au Bec, où Robert avait vécu plus d'un quart de siècle, était peut-être un peu plus austère que celle qui était pratiquée au Mont lorsqu'il en devint abbé. Mais on ne dit pas qu'il ait cherché à aggraver le poids des observances montoises. C'était un sage, un homme de mesure.

Nous ne savons pas grand'chose sur ses relations avec sa communauté. Mais ce qui est éloquent c'est que le nombre des moines augmente considérablement sous son abbatiat, passant de quarante à soixante. Sans doute c'est la bonne administration de Robert dans le domaine du temporel qui permit, petit à petit, d'assurer la subsistance de vingt moines de plus, et ce n'est pas peu de choses ! Mais personne ne se serait présenté au noviciat s'il n'avait su trouver au Mont un abbé accueillant, apte à bien diriger les cœurs vers Dieu, à former une communauté fervente et heureuse. « Qu'il cherche à se faire aimer plus qu'à se faire craindre » dit la règle de Saint Benoît (chap. 64) au sujet de l'abbé...

Ne soyons pas surpris cependant que Robert de Torigni, grand bâtisseur, se soit fait aménager à l'entrée de l'abbaye un logis privé moins sommaire, peut-être, que celui de ses prédécesseurs. Outre que l'abbé d'un monastère était aussi un seigneur sur le plan du temporel et se devait souvent d'agir en cette qualité (2), obligé de garder un certain rang, la règle lui faisait obligation de recevoir les hôtes en personne et de les accueillir à sa table. L'abbé ne mangeait pas au réfectoire avec la communauté, mais dans un local séparé, avec ses hôtes, et sa cuisine se faisait à part (règle, chap. 53 et 56).

Nous trouvons d'ailleurs parmi les témoins de plusieurs actes des années 1157 et 1158 un moine, Richard de Vaudry, qualifié de « cuisinier de l'abbé », ce que les historiens du siècle dernier rendaient dignement par « Queux de l'abbé », de ce vieux mot que l'on a conservé dans l'expression : maître-queux. Richard de Vaudry ne se penchait peut-être pas directement sur les poêles et les marmites ; on peut le considérer plutôt comme une sorte de responsable de la table abbatiale, de *maître d'hôtel* de l'abbé, au sens ancien du terme.

Que le roi Henri II ait investi l'abbé Robert des fonctions de garde ou gouverneur du château de Pontorson (le titulaire s'acquit-

tant mal de sa âche, au détriment des gens de la contrée) voilà qui est certes regrettable sur le plan monastique — un abbé cistercien ou, à plus forte raison, un prieur de chartreuse se serait dérobé à une telle charge — mais, sur le plan local, il ne pouvait en résulter qu'un bien. Pouvait-on d'ailleurs refuser quelque chose au redoutable prince Plantagenêt ?

Ne nous étonnons pas de voir, en 1172, Robert se réserver pour lui, ou éventuellement son prieur ou son bailli, un droit de chasse dans la vaste garenne de Saint-Michel-des-Loups. Ce n'était que pour maintenir les droits de l'abbaye face à Guillaume de Saint-Jean à qui Le Mont concédait la foresterie de Bévais et autres avantages sur le territoire de cette paroisse. On doute que Robert ait jamais été chasser à Saint-Michel-des-Loups ou ailleurs !

Gardons-nous de ne voir en Robert de Torigni qu'un habile administrateur, qu'un ambitieux ou qu'un courtisan sans scrupule du roi-duc Henri II. Des affirmations de ce genre, trop souvent répétées depuis un siècle, ont déformé l'image qu'on devrait se faire de lui.

On n'a pas ménagé les blâmes à son égard à propos de ses silences en ce qui concerne le meurtre de Saint Thomas Becket. Mais on constate ailleurs la même discrétion. A Savigny, par exemple, où pourtant s'est tenue en 1172 une importante assemblée relative à cette affaire !

Robert ne fut pas un saint, mais un très digne abbé bénédictin, un homme de grande religion selon l'expression tant de fois employée par lui-même au sujet d'un bon nombre de ses contemporains dont il a loué la piété et la ferveur (3).

L'abbé du Mont-Saint-Michel fréquentait volontiers les saintes gens de son temps. Il lisait les Pères de l'Eglise, mais aussi les œuvres de ses contemporains. Il appréciait les écrits de saint Anselme, mais aussi ceux de Saint Bernard — et notamment son commentaire sur le Cantique des Cantiques. Mais son auteur préféré pourrait bien avoir été Hugues de Saint-Victor, chanoine régulier, dont il a fait l'éloge au moins à deux reprises et que le Père de Ghellinck a défini comme « une des figures les plus attachantes du monde théologique du XII^e siècle. Théologien, philosophe, pédagogue, âme de mystique et de savant, assoiffé de science, d'études et de contemplation... » (4).

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es, dit le proverbe.

Pourtant très attaché à sa propre conception de la vie monastique, Robert n'en appréciait donc pas moins des auteurs comme Bernard de Clairvaux et Hugues de Saint-Victor. Il savait aussi, le cas échéant, faire preuve de façon très concrète de son estime pour tel abbé ou telle communauté appartenant à un des ordres nouveaux.

Ainsi il céda volontiers aux prémontrés de La Lucerne, une petite colline proche de cette abbaye, à charge seulement à ladite communauté (par l'entremise de son abbé ou d'un autre de ses membres) d'assister éventuellement de sa présence et de ses conseils les abbés du Mont-Saint-Michel en quelque affaire d'importance. Tout cela énoncé en des termes bien tournés, dirons-nous, et avec une cordialité tout à fait *anselmienne*.

Mais Robert se complaisait surtout, et c'est normal, dans ses relations avec les milieux bénédictins.

IV La grande joie monastique de 1172

A l'automne 1172, vers la St-Michel, le Roi Henri, ayant fait s'assembler à Avranches les évêques de Normandie et de Bretagne, se rendit en cette ville avec les légats du Pape « pour y traiter des affaires ecclésiastiques » dit pudiquement Robert de Torigni. Mais nous savons qu'en fait il s'agissait essentiellement des suites de la très grave affaire Thomas Becket.

Bien d'autres gens d'Eglise se trouvaient là, et certains mirent à profit la proximité du Mont pour aller y vénérer l'archange et saluer son digne abbé. On peut penser d'ailleurs qu'ils y furent invités par celui-ci. Parmi ces prélats figuraient notamment les abbés de St-Pierre de Cluny et de St-Michel de Cluse.

Ce fut une grande joie pour Robert de les recevoir chez lui. Il ne s'en cache pas, lui si souvent réservé : *nos admodum laetificasset*. Car il sait montrer à l'occasion qu'il y a de l'enthousiasme (ainsi au sujet de la construction de Notre-Dame de Paris, alors en cours) ou du cœur (à propos du mariage de la jeune Aliénor avec Alphonse de Castille, il rappelle qu'elle est « sa très chère filleule »).

Le Mont-Saint-Michel qui avait déjà contracté une association de charité et de prières avec la célèbre abbaye de Vézelay (avant 1172) s'associa alors de la même manière avec l'illustre abbaye de Cluny et celle de Cluse, plus modeste, mais dédiée à Saint Michel et située, elle aussi, sur un curieux rocher (5). Précisons un détail que Robert, ancien moine du Bec, n'ignorait pas : Saint Anselme, devenu archevêque de Cantorbéry et persécuté par son souverain, avait été admirablement reçu à Cluny et à Cluse.

Cette association fut très agréable aux uns et aux autres a précisé Robert : *multum nobis et illis placentem*. Et dans la lettre concernant l'association avec Cluny, il se montra même quelque peu lyrique : « O vous tous, frères très chers et dignes de tout honneur, de la sainte église de Cluny... » (6).

Il est clair que Robert de Torigni accordait une grande importance à ces liens très spéciaux de fraternité monastique établis avec les communautés de Vézelay, de cluny et de Cluse.

V In potentatibus octoginta annis

Non sans émotion, peut-être, Robert avait consigné, en son temps, dans sa *chronique* la mort survenue en 1178 d'un prélat de ses amis, Etienne de Fougères, évêque de Rennes « homme distingué et cultivé » et qui avait beaucoup écrit : « Il avait composé en outre à mon intention cinquante vers sur le thème de la Vieillesse... La Mère de Miséricorde, qu'il avait toujours servie avec dévotion lui apparut au moment de sa mort ».

Qu'exprimaient ces vers, dédiés à l'abbé du Mont-Saint-Michel ? Des regrets de la vie ? Une exhortation à se détacher des choses de ce monde pour se mieux préparer à l'Eternité ? Nous l'ignorons.

Robert avait environ soixante-douze ans à la mort de son ami âge avancé déjà, pour cette époque où dans l'ensemble on mourait plus tôt que de nos jours. Et peut-être songeait-il lui-même de plus en plus au grand départ. La règle de Saint Benoît (ch. 4) invite d'ailleurs le moine à être toujours prêt à paraître devant Dieu : « il aura chaque jour devant les yeux l'éventualité de la mort ». Notre abbé devait vivre encore huit ans. Comme le dit le psaume 89 chanté autrefois par les moines chaque jeudi, à Laudes : « Le temps de nos années est de soixante-dix ans ; quatre-vingts pour les plus robustes... in potentatibus octoginta annis... ». Robert est donc compté au nombre de ces derniers !

Nous ne savons rien toutefois de ses derniers jours, ni de quelle mort il mourut. Manifestement il avait toute sa tête à lui, comme on dit, au cours des premiers mois de l'année 1186 — qui devait être celle de ses quatre-vingts ans — continuant à rédiger sa *chronique*, ou du moins veillant à sa rédaction.

Quels furent ses derniers actes ? ses ultimes propos ? Les moines du Mont ne nous ont rien transmis à ce sujet. Reçut-il, comme son ancien ami l'évêque de Rennes, quelques consolations de la Mère de Miséricorde — ainsi qu'il désignait volontiers la Vierge Marie (7) ?

Robert de Torigni mourut le 23, ou plus sûrement le 24 juin 1186, en la veille donc de la fête de la Nativité de Saint Jean-Baptiste, l'homme du désert, en qui l'Orient et l'Occident ont toujours salué le type même du moine chrétien.

Il nous manque, pour mieux saisir la personnalité religieuse de Robert de Torigni, divers éléments tels qu'une « vie » écrite par quelqu'un de son entourage ou un recueil de sa correspondance (on ne garde que quatre lettres de lui) ou encore un recueil de sermons, car l'abbé du Mont-Saint-Michel commentait assurément à sa communauté la Sainte Ecriture et le sens des fêtes liturgiques.

Ne lui reprochons pas de nous avoir laissé tant de notes si utiles sur l'histoire de son temps ; mais combien aimerions-nous possé-

der aussi de lui quelque traité sur la vie monastique ou sur la prière ou — pourquoi pas ? — sur les anges.

Du moins nous pensons avoir montré, ou plutôt suggéré ce que fut son attachement indéfectible à l'idéal bénédictin. Certes Robert de Torigni ne paraît pas avoir été vraiment un *contemplatif* (certains diraient un *mystique*). Mais les Mauristes auteurs du *Gallia Christiana* qui l'ont présenté comme un moine « illustre par ses vertus... et... rempli de mérites » sont sans doute proches de la vérité. *Virtute clarus plemus meritis.*

Michel PIGEON

*
**

(1) C'est du prieuré de Brion (à Dragey) non loin du port de Genêts que venaient fruits et légumes, cultivés sans doute par du personnel laïc sous la surveillance de quelques religieux. On ne trouve pas mention de frères convers au Mont-Saint-Michel durant le Moyen-Age.

(2) « Il est normal qu'au Moyen Age l'abbé d'un monastère fasse figure, aux yeux de qui n'est pas moine, de grand seigneur : il est, en principe, le seul qui ait des relations avec l'extérieur. Or, il doit tout faire, tant au dedans qu'au-dehors : administrer tous les biens, signer les actes, visiter les prieurés, traiter les affaires financières, sans omettre de se rendre au synode du diocèse, aux assises royales d'Avranches, aux séances de l'Echiquier de Normandie, voire auprès du Roi pour lui demander justice des déprédations de ses armées ». J. Chazelas dans *Millénaire mon. du M.S.M.* Tome I P. P. 135-136.

(3) *Vir religiosus, vir magnae religionis, vir admirandae religionis, vir in religione fervens...*

(4) *Essor de la littérature latine au Moyen Age*, Bruxelles 1946, P.P. 50-51.

(5) Cluse, région de Turin. Voir article bien illustré dans *Annales du M.S.M.* de mai-juin 1969, P.P. 46-51.

(6) Robert, en mentionnant dans ce texte l'abbé de Cluse, qui se nommait Benoît, reprend le jeu de mot bien connu de Saint Grégoire à propos de Saint Benoît : *Gratia Benedictus et nomine*. Benoît par la grâce et par le nom (Benoît veut dire en effet béni). Voir Delisle : *Chronique*, II, P.P. 33-34 et 294-295.

(7) Il a même cette longue formule (à propos d'une apparition mentionnée en 1183) : Notre-Dame Sainte Marie, la Mère de Miséricorde.

LES ANGES

1. Au cours de la précédente catéchèse nous nous sommes arrêtés sur l'article du Credo par lequel nous proclamons et confessons Dieu créateur non seulement de tout le monde créé, mais aussi des « choses invisibles », et nous nous sommes entretenus sur le thème de l'existence des anges, appelés à se prononcer pour Dieu ou contre Dieu, dans un acte radical et irréversible d'adhésion ou de refus de sa volonté de salut.

Toujours selon l'Écriture Sainte, les anges, en tant que créatures purement spirituelles, se présentent à notre réflexion comme une réalisation spéciale de l'image de Dieu », Esprit très parfait, comme Jésus lui-même le rappelle à la Samaritaine par ces mots : « Dieu est esprit » (Jn 4, 24). À ce point de vue, les anges sont les créatures les plus proches de l'exemplaire divin. Le nom que la Sainte Écriture leur attribue nous enseigne que la vérité la plus importante dans la Révélation est celle qui concerne les tâches des anges envers les hommes : ange (angelus) signifie en effet « messager ». L'hébreu « malak », employé dans l'Ancien Testament, veut dire plus précisément « délégué » ou « ambassadeur ». Les anges, créatures spirituelles, exercent une fonction de médiation et de ministère dans les rapports qui adviennent entre Dieu et les hommes. Sous cet aspect la Lettre aux Hébreux dira qu'au Christ a été confié un « nom », et donc un ministère de médiation, bien supérieur à celui des anges (cf. Hb 1, 4).

2. L'Ancien Testament souligne surtout la spéciale participation des anges à la célébration de la gloire que le Créateur reçoit comme tribut de louange de la part du monde créé. Les Psaumes en particulier sont les interprètes de cette voix, lorsque par exemple ils proclament : « Louez Yahvé depuis les cieux. louez-le dans les hauteurs louez-le, tous ses anges. louez-le, toutes ses armées... » (Ps. 148, 1-2). De même le Psaume 103 (102) : « Bénissez Yahvé, tous ses anges. héros puissants. ouvriers de sa parole, attentifs au son de sa parole » (Ps. 103 [102] 20). Ce dernier verset du Psaume 103 nous enseigne que les anges prennent part d'une manière qui leur est propre, au gouvernement de Dieu sur la création comme les « puissants ouvriers de sa parole » selon le plan établi par la Divine Providence. Aux anges a été confié, en particulier, une attention et une sollicitude spéciale envers les hommes, pour lesquels ils présentent à Dieu leurs requêtes et leurs prières, comme nous le rappelle par exemple le Livre de Tobie (cf. spécialement Tb 3, 17 et 12, 12) tandis que le Psaume 91 proclame : « Il a pour toi donné ordre à ses anges... eux sur leurs mains te porteront pour qu'à la pierre ton pied ne heurte » (cf. Ps. 91 [90], 11-12). Selon le Livre de

Daniel on peut affirmer que les tâches des anges comme ambassadeurs du Dieu vivant s'étendent non seulement à chaque homme en particulier et à ceux qui déploient des charges spéciales, mais aussi à des nations entières (Dn 10, 13-21).

3. Le Nouveau Testament met en évidence les tâches des anges en rapport avec la mission du Christ comme Messie, et tout d'abord envers le mystère de l'incarnation du Fils de Dieu, comme nous le lisons dans le récit de l'annonce de la naissance de Jean-Baptiste (cf. Lc 1, 26), dans les éclaircissements et les dispositions fournis à Marie et à Joseph (cf. Lc 1, 30-37 ; Mt 1, 20-21), dans les indications données aux bergers de la nuit de la naissance du Seigneur (cf. Lc 2, 9-15), dans la protection du nouveau-né face au danger de la persécution d'Hérode (cf. Mt 2, 13).

Plus loin les Évangiles nous parlent de la présence des anges au cours des 40 jours de jeûne de Jésus au désert (cf. Mt 4, 11) et durant sa prière au jardin de Gethsémani (Lc 22, 43). Après la résurrection du Christ ce sera encore un ange, sous la forme d'un jeune homme, qui dira aux femmes accourues au sépulcre et surprises de le trouver vide : « Ne vous effrayez pas. C'est Jésus le Nazaréen que vous cherchez, le Crucifié ; il est ressuscité, il n'est pas ici... allez dire à ses disciples... » (Mc 16, 5-7). Deux anges sont également vus par Marie de Magdala, qui est favorisée d'une apparition personnelle de Jésus (Jn 20 12-17 : cf. de même Lc 24, 4). Les anges « se présentent » aux apôtres après la disparition du Christ pour leur dire : « Hommes de Galilée, pourquoi restez-vous ainsi à regarder le ciel ? Celui qui vous a été enlevé, ce même Jésus, viendra comme cela, de la même manière dont vous l'avez vu partir vers le ciel ». (Ac 1, 10-11). Ce sont les anges de la vie, de la passion et de la gloire du Christ. Les anges de celui qui, selon la Lettre de Saint Pierre « est à la droite de Dieu, après s'être soumis les Anges, les Dominations et les Puissances » (1 Pier. 3, 22).

4. Si nous passons à la nouvelle venue du Christ, c'est-à-dire à la « Parousie », nous constatons que tous les synoptiques notent que « le Fils de l'homme... viendra dans la gloire de son Père avec les saints anges » (ainsi Mc 8, 28 ; de même que Mt 16, 27 ; et Mt 25, 31 dans la description du jugement dernier ; et Lc 9, 26 ; cf de même Saint Paul, 2 Th 1, 7). On peut donc dire que les anges, comme purs esprits, non seulement participent, à la manière qui leur est propre, à la sainteté même de Dieu, mais dans les moments-clés entourent le Christ et l'accompagnent dans l'accomplissement de sa mission salvifique envers les hommes. De la même manière toute la Tradition et le magistère ordinaire de l'Église au cours des siècles, ont attribué aux anges ce caractère particulier et cette fonction de ministère messianique.

JEAN PAUL II
Audience du 30 juillet 86.

L'ABBATIAI de Robert de TORIGNI (suite)

La réorganisation matérielle

Fort de tous ces appuis, Robert de Torigni s'attela à la tâche qui était, sans aucun doute, la plus urgente pour l'abbaye : sa réorganisation matérielle. Ce fut essentiellement l'œuvre des premières années de son abbatiat (1154-1160). Il en a, d'ailleurs, laissé le récit en introduction au Cartulaire, rédigé alors par ses soins. Aussi peut-on suivre son action de très près.

On constate que Robert déploya une activité très grande de 1154 à 1160. Deux ans environ après son élévation à l'abbatiat, en 1156, il se rendit dans les îles anglo-normandes, puis de là passa en Angleterre en 1157. Partout il fit preuve d'une force sereine, d'une autorité ferme et cependant conciliante, pour récupérer les biens spoliés de son abbaye, défendre et préserver ses droits souvent contestés, réorganiser ses domaines. Il suscita, de cette manière, un vaste mouvement d'émulation religieuse dont le Mont-Saint-Michel profita grandement au point de vue matériel.

La récupération des biens spoliés donna lieu à des transactions parfois difficiles, où apparaît toute la souplesse de l'abbé Robert.

Par ailleurs, Robert de Torigni fut aidé dans sa tâche par de bons administrateurs tels que Robert de Saint-Planchais, prieur de Saint Michel de Cornouaille, qui devint plus tard abbé de Cernel. En 1155, celui-ci mit fin aux ravages de Foucaud, fils d'Orgère, sur le manoir d'Ertincumbe en Angleterre et échangea avec lui une maison transformée ensuite en entrepôt fluvial contre cinq sous et des terres.

Foucaud, Roland, Rualend n'avaient pas été les seuls cependant à profiter de l'anarchie qui avait sévi après 1135. Nombreux étaient encore ceux qui contestaient certains droits de l'abbaye. Là encore, Robert de Torigni sut mettre un terme à leurs revendications.

De telles restaurations de droits et de biens, jointes à de nombreux achats, échanges ou donations, permirent à l'abbé de réorganiser certains domaines. Celui de Genêts, en particulier, fut l'objet de tous ses soins.

Lors de son voyage en Angleterre, en 1157, Robert acheva aussi la réorganisation du manoir d'Ertincumbe, inaugurée deux ans auparavant par Robert de Saint-Planchais.

On est frappé d'ailleurs par le nombre important de seigneurs qui se retirèrent alors au Mont-Saint-Michel et lui abandonnèrent leurs biens, en totalité ou en partie. Pendant son voyage dans les îles en 1156, Robert fit ainsi trois nouvelles recrues : Roger, fils de Renouf, qui céda un acre de terre en Jersey ; Néel, fils de Dreu, qui

abandonna toute revendication sur l'église de Saint-Sauveur en Guernesey ; Guillaume le Gai enfin, prêtre de la chapelle de Saint Grégoire dans cette même île. Leur geste fut imité, l'année suivante, par deux Normands : Richard de Domjean et Auvray de Moidrey. Le premier donna alors au Mont toutes ses possessions de Domjean, soit 60 acres de terre, sauf vingt acres laissés à son fils Renouf et quatre acres à sa fille Richeud. Le second, quant à lui, abandonna cinq sous manceaux de rente annuelle sur le marché d'Ardevon, diverses terres et maisons.

La fin de l'abbatiat

Le récit de Robert de Torigni à propos de son administration, s'arrête en 1160. Cependant, nombre d'actes ont été préservés qui attestent qu'après cette date, il continua à diriger l'abbaye avec autant de bonheur.

Bien que les contestations se fissent alors plus rares, l'abbé eut encore à intervenir pour défendre les droits du Mont-Saint-Michel.

Robert de Torigni eut quelques difficultés également avec la puissante famille du Hommet, au sujet du manoir de Fochereville. Il acheva aussi la réorganisation du domaine de Genêts.

Le patrimoine foncier du Mont, sagement défendu et organisé par l'abbé Robert, s'accrut encore des nombreuses donations faites après 1160.

A toutes ces donations s'ajoutèrent celles effectuées par les seigneurs qui revêtirent l'habit monastique au Mont-Saint-Michel : Durand Festa et Geoffroy du Ménil-Drey en 1159, Robert Pincerna et Gérard de Jumell vers 1180, Guillaume de Verdun et André de Laizeaux en 1186. Il convient enfin d'y ajouter nombres d'églises et droits annexes. Toutefois, la récupération des églises et des droits spirituels revêt une telle importance sous l'abbatiat de Robert de Torigni, qu'elle mérite une attention particulière.

Dès les premiers siècles du Moyen Age, les laïques s'étaient emparés des églises. Dîmes et droits paroissiaux qui auraient dû être consacrés aux besoins du culte et à l'entretien des desservants revenaient ainsi, en très grande partie, aux laïques patrons des églises paroissiales. Malgré tous les efforts, la papauté n'avait pu mettre fin à ces abus que le régime féodal consacrait et pérennisait.

De 1054 à 1086 l'abbaye connut ainsi une prospérité remarquable due à la sagesse et à l'habileté de son abbé, à ses relations amicales avec le roi d'Angleterre Henri II, les papes, les évêques et les grands barons du royaume anglo-normand. L'augmentation des revenus qui en résulta permit à Robert de Torigni de relever les bâtiments des prieurés, notamment ceux de Saint Victeur entièrement détruits en 1170, surtout d'amplifier ceux de l'abbaye et d'embellir l'église abbatiale.

TABLE des MATIÈRES

112^e Année - 1986

I. — DOCUMENTATION ET PIETE

— Le vrai jeûne du carême	P. 1
— Intentions de l'Apostolat de la Prière	3
— Pour une belle Liturgie - Mgr Coffy	8
— L'Esprit Saint	17
— Jean Paul II nous parle des Anges	49 - 76
— Homélie de la St-Michel - Mgr Jullien	65

II. — CULTE DE ST-MICHEL

— L'ange Thegri - M. Pigeon	10
— Séquences en l'honneur de St-Michel	15 - 29
— L'Archange St-Michel	19
— Encensement de la St-Michel au Moyen Age - M. Pigeon	23
— St-Michel au Comté de Nice	35

III. — CHRONIQUE DU MONT-SAINT-MICHEL

— Une statue de St-Michel revient au Mont	22
— Pèlerinages	54 - 65

IV. — VARIETES

— Le voyage de Robert de Torigni - M. Pigeon ..	5
— Voyage de Jean Paul II à Calcutta	12
— L'abbatiate de Robert de Torigni	24 - 38 - 56
— La vie monastique sous R. de T. M. Pigeon ..	26
— Physiologie Monastique de R. de T. M. Pigeon	38

V. — ILLUSTRATIONS

— Entrée de l'Abbaye au XII ^e s.	1
— Logis de Robert de Torigni	2
— L'Apparition de St-Michel	3
— St-Michel terrassant le dragon	4
— La flèche de l'Abbatiale	5

DES SAINTS DE LA VIE QUOTIDIENNE.

Seigneur Jésus, quand on parlait des saints, autrefois,
on admirait et on avait peur.
Tant de pénitences, et de souffrances,
tant de faits extraordinaires.
Quels géants !
Et puis, un jour, avec la « petite voie » de Thérèse,
on s'est dit : « Moi aussi, je peux devenir un saint ».
Mais on cherchait quand même
des choses en marge de la vie.
Maintenant, on voit mieux que le chantier de la sainteté,
c'est la vie quotidienne.
Avec mon travail, ma famille, ma santé, mes problèmes,
dans ma vie très modeste,
je dois devenir celui qui trouve toujours
le moyen d'aimer.
Aide-moi à mieux accepter ma vie, à mieux la regarder,
à la fouiller pour voir comment, là-dedans,
il y a de l'Évangile à vivre.
Je te prie aujourd'hui pour que naissent partout
des saints de la vie quotidienne.

Père SEVE
(41 prières toutes simples)
Ed. Centurion

DANS LA DÉPRIME.

Je suis malade, Seigneur, tu le sais,
malade de cette « maladie du siècle »,
si souvent tournée en dérision : la dépression.
Quand je tourne en rond, la mort dans l'âme,
dans cette salle des pas perdus de ma vie,
et que je n'en vois pas l'issue,
viens à ma rencontre, Seigneur,
ne me laisse pas seul, le cœur en désarroi.
Que le bruit de tes pas s'approchant de moi
me redonne un peu confiance en moi
et surtout confiance en toi.
Quand la pénombre qui habite mon cœur
devient soudain ténèbres,
puits d'angoisse et de terreur, désir de mort,
viens à ma rencontre, Seigneur,
ne me laisse pas seul
dans la nuit de ma désespérance.
Que la lueur de ta présence
traverse l'épaisseur de mes ténèbres
et m'encourage à poursuivre la route

Vie de l'Œuvre de Saint-Michel

CONSECRATIONS D'ENFANTS :

Depuis le 9 septembre 1986 ont été consacrés à N.-D.-des-Anges et à Saint-Michel :

— 33 enfants d'AFRIQUE,

— et Bruno PLISSON, St-Sorlin-en-V. - Marie LECOUPANNEL, Lorient - Anthony de ARANJO, Privas - Cédric BOCCOZ, Lyon - Stéphanie, Romain BORIE, Roanne - Sandrins ASALEMIN, Toulouse - Marie d'EXPORT, Ravine des Cabris - Rachel GESLAND, Blanzat - Alexandre, Jean-Baptiste, Christophe, Mathilde ROUVILLAIN, Feneu - Marc LAURENS, Cabestany - Jérémi, Thomas FIZE, Gréasque - David BAILLY, Troyes - Stella MAGNE, Montjoly - Gilles TABLIN, élève cours moyen B, Cayenne - Yannis RICHARDSON, Fatima VASSEAU, Capesterre Belleau - Estelle AGATI, Tourette-Levens - Joséphine MAÏKA, Capesterre Belleau - Doudas TRACY, Paris - Julien CROUZET, Marseille - Juliette BLOUIN, Combloux - Prisca, Joël BAPTISTIDE, Saint-Claude - Jérôme DELVAS, Aurélie DELVAS, Sébastien DELVAS - Maud, Claude, Sandra PINARD, Fourmies - Martine SEYCHELLES, Ilet Furcy - Laure HASSENFORDER, Olivier, Sylvie, Marie HASSENFORDER, Toulon/Allier - Angélique COULON, Rangôût - Maria Natividad MANSILLA, Valladolid - Pierrick GOSSELIN, Etaples - Erielle DHELLOT, Poitiers - Marc, Jean LOUBES, Saintes - Anne, Laure, Etienne CHAVE, St-Vit. - Marie-Ange, Mikaëlle SENN, Argentine - Cédric LE TALLEC, Didier, Jonathan LE CORRE, Chartres - Damien JOYAU, le Chesnay, Thomas JOYAU, Caen - Marc LOQUET, Redon - Naïssa GLIPHAR, Petit-Bourg - Joël, Carine, Steven TURIAF, Pointe à Pitre - José, Luis BARNAY, Fort de France - Rxan CARLE, Le Puy en Velay - Christian, Isabelle GONNEAU, la Rivière.

ARCHICONFRERIE DE SAINT-MICHEL :

Depuis la même date 368 adultes se sont fait inscrire sur les registres de l'Archiconfrérie qui est une pieuse union de chrétiens qui dans la dévotion à St-Michel prient chaque mois du 15 au 23 (neuvaine de prières) les uns pour les autres et aux intentions recommandées au Sanctuaire de St-Michel.

Une messe est célébrée chaque **lundi** à leurs intentions, aux intentions des pèlerins de la semaine et pour les associés défunts.

ADIEUX A NOS CHERS DEFUNTS :

Mme BOISBUNET, Champagne en Valromey - Paul PERNOT, Uxegney - M. le chanoine GOUMET, Bergerac - l'Abbé Rémy BONNARD, Surtainville - Abbé Marcel BORE, Vindefontaine - Pierre PONTIS, P.S.S. Paris - Abbé Albert LOHIER, Urville.

« Que Saint MICHEL les introduise dans la Paix

et la Lumière de Dieu ».